

Popasna (Ukraine), en 2019.
Le street artist Seth a aidé
les enfants de l'école n° 1
de la ville du Donbass
à créer cette fresque dans
le cadre du projet
« Back to School | Ukraine ».



Contrairement
aux adultes,
alors qu'ils
étaient toujours
en train de vivre
des choses très
difficiles, ils
continuaient
de croire en des
choses positives
ALLEN+SETH+MALLAND,
STREET ARTIST



En Ukraine, la fresque de l'espoir

Le street artist français Seth a débarqué à Popasna, une petite ville du Donbass, pour la première fois en 2012. Il y a peint avec des artistes locaux et les écoliers, avant qu'elle ne soit rasée par les bombes.

MARCTEYNIER ET AVEC Y.J.

LES BOMBES effacent tout. Sauf les souvenirs. De Popasna, à l'est de l'Ukraine, il ne reste pratiquement rien. La ville, prise par les Tchétchènes, est désormais un tas de ruines. Alors, les images de la vie d'avant, une vie sobre et fragile, mais une vie quand même, sont aussi douloureuses que nécessaire.

Comme cette photo d'une fresque monumentale d'enfants se tenant la main, ou de cette petite fille sur sa balançoire avec le ciel pour terrain de jeu. On doit ces œuvres au Français Julien

Malland, connu sous le pseudonyme de Seth, l'un des quelques street artists dont on reconnaît l'empreinte un peu partout dans le monde.

Il a débarqué en Ukraine pour la première fois à l'été 2012. Il est alors l'un des visages de la série documentaire « les Nouveaux Explorateurs », sur Canal+, pour laquelle il part peindre avec des artistes locaux. À Kiev, la capitale, il rencontre Oleg Sosnov, jeune Ukrainien de 25 ans.

« J'étais interprète, mais ma rencontre avec Julien puis un photographe de l'agence Magnum m'ont plongé dans le

milieu des artistes. Je me suis dit que je voulais en faire ma vie, raconte ce dernier. Aujourd'hui, je travaille à l'Institut de France d'Ukraine, où je m'occupe de manifestations culturelles. »

« L'art n'est parfois qu'un prétexte »

En 2017, les deux amis montent le projet « Back to School ! Ukraine ». Huit grands artistes urbains contemporains, du Chilien Mono Gonzalez à l'Israélien Klone Yourself, en passant par le Russe Morik ou l'Argentin Jaz, investissent dans le pays divers endroits liés à l'éduca-

tion pour y peindre des murs.

« L'art n'est parfois qu'un prétexte à vivre et à partager, explique Seth. Nous voulions apporter à ces enfants un rapport au monde extérieur qui leur est très souvent inaccessible. Il était important d'inviter des artistes partageant nos valeurs. Et l'on souhaitait offrir aux enfants ce qu'on trouve de mieux dans l'art urbain, que de cette rencontre naisse une peinture qualité. »

Lui choisit alors de rencontrer les élèves de l'école n° 1 de Popasna, dans le Donbass, où depuis 2014 la violence des armes s'est imposée sans faire encore les gros titres. On

l'appelle « l'École de la fenêtre sur la guerre ». Nous sommes à quelques kilomètres de la ligne de démarcation avec la République populaire auto-proclamée de Louhansk, prorusse. « Le bâtiment de l'école est le dernier de la ville avant la zone grise de séparation, précise Oleg. Après, il y a une petite forêt, et derrière celle-ci, les séparatistes. La ligne de front est à sept kilomètres. » De fait, l'un des murs sur lequel Seth va créer porte les traces laissées par les éclats de missiles.

Popasna comptait environ 20 000 habitants avant la guerre. Mais beaucoup, déjà, sont partis. Le Français com-





**Créer ensemble
peut avoir des vertus
thérapeutiques**
JULIEN « SETH » MALLAND,
STREET ARTIST

C'est le symbole de la résilience des enfants de Popasna. Parce que « vivre malgré tout » est devenu leur devise.

« À cette époque, la tension était palpable, se souvient Seth. Il fallait passer trois checkpoints ukrainiens pour arriver à l'école. En pleine campagne, on croisait les chars. » Pour des raisons de sécurité, Seth et Oleg doivent quitter la ville, et n'ont pas le temps de finir ce qui était prévu. Ils reviennent deux ans plus tard, en septembre 2019. « Le front semblait stabilisé. »

L'artiste découvre que les pots de peinture qu'il avait laissés ont été vidés jusqu'à la dernière goutte. En son absence, les écoliers ont rempli les bâtiments de dessins de couleurs. Leur projet de travailler ensemble sur un triptyque : Popasna avant, aujourd'hui, et Popasna demain. « Ce qui m'a plu, se souvient-il, c'est de les voir exprimer leurs rêves, des rêves semblables à ceux des enfants de partout. Une fillette voulait devenir infirmière, une autre travailler dans la mode, une autre encore voulait bâtir un aéroport dans sa ville pour pouvoir voyager, les garçons dessinaient des terrains de sport. Contrairement aux adultes, alors qu'ils étaient toujours en train de vivre des choses très difficiles, ils continuaient de croire en des choses positives. »

Le directeur de l'école désormais sur le front

Pour son troisième et dernier grand mur, Seth propose de figurer des enfants se faisant face, les visages séparés par une fissure, mais se tenant la main. L'image de la réconciliation. Viktor, le directeur de l'établissement, approuve. Pour lui, c'était sûr, les moments les plus effrayants sont déjà passés.

L'armée russe a lancé son offensive sur l'Ukraine le 24 février dernier. Depuis, le monde assiste, effrayé, au spectacle de la désolation. « Je voulais montrer aux Ukrainiens qu'on ne les oublie pas », raconte Seth. Alors, il prend ses pinceaux, et part faire un mur dans une rue du XIII^e arrondissement de Paris. On y voit une petite fille, rubans jaune et bleu dans les cheveux, portant fièrement le drapeau ukrainien. À chacun de ses pas, elle écrase un char



Popasna (Ukraine), le 22 mai. La ville a été prise par les Tchétchènes début mai. Depuis les fenêtres d'appartements en ruine, on aperçoit encore la fresque de Seth.

russe. « Je l'ai fait sans réfléchir, comme une évidence. » Depuis, il a décidé d'en faire un « print », une impression sur papier d'art, et de le vendre sur Internet. Les fonds récoltés ont été reversés pour moitié au Secours populaire afin d'aider les réfugiés, et pour l'autre, à la Fondation Peace for Art, qui vient en aide aux artistes ukrainiens (lire ci-contre).

Les bambins de l'école n°1 ont, semble-t-il, été évacués à temps. « J'ai eu Viktor, le directeur de l'école, au téléphone, ajoute Oleg. Il me l'a confirmé, mais l'un d'entre eux a perdu la vie dans un bombardement. Et Viktor a pris les armes, avec son fils. Ils sont sur le front, du côté de Bachmat. »

Seth, pour sa part, espère monter un nouveau projet « Back to School ! », mais en France, et inviter des artistes ukrainiens. Pour continuer, peut-être, à raconter les enfants de Popasna. Parce que les bombes n'effaceront pas leur histoire. Parce qu'il est bon de rappeler ce qui a été, pour espérer ce qui sera.



Popasna (Ukraine), en 2019. Les enfants de l'école n°1 de la ville et le street artist se sont lancés dans le projet « Back to School ! Ukraine ».

ET AUSSI Une fondation pour aider les artistes

PEACE FOR ART a été créée par une Française, Cornélia Schmidmayr, et une Ukrainienne, Ivanna Bogdanova-Bertrand. La première vit à Berlin, où elles ont ensemble monté une galerie d'art, et la seconde s'est réfugiée à Paris, après avoir fui Kiev au début de l'offensive russe.

Cette fondation à but non lucratif, implantée en France, s'est donné pour objet de venir en aide financièrement aux artistes ukrainiens le nécessitant, et d'offrir une caisse de résonance à leur travail au-delà des frontières.

Berlin, centre refuge de création

Lorsque la guerre a éclaté, beaucoup d'entre eux sont restés sans voix. « Certains m'ont dit qu'ils étaient abasourdis, qu'ils ne pouvaient plus créer, ce qu'était fini », raconte Cornélia Schmidmayr. Et puis, ce devoir de création est revenu. Beaucoup sont restés en Ukraine, parce qu'engagés sur le front ou pour témoigner. »

C'est le cas du grand photographe Alexander Glyadyelov, dont la Peace for Art a partiellement financé l'achat d'un nouvel appareil photo pour qu'il continue de documenter les horreurs de la guerre.

« Nous voyons aussi de plus en plus d'artistes arriver à Berlin, qui devient un centre de création refuge important, et nous les aidons à trouver des résidences, des ateliers, pour leur permettre de s'exprimer », poursuit Cornélia Schmidmayr. Nous organisons également des expositions de leur travail. Nous voulons maintenant faire la même chose en France. Ces artistes ont des choses à dire, il est nécessaire de les écouter et de comprendre que, sans culture, il n'y aura pas d'Ukraine. On ne peut pas laisser faire ce que l'on n'a pas pu éviter en Afghanistan, par exemple. Ce conflit est proche de nous, et les moyens d'action sont possibles. »

M. T.

JR et C215 également présents

Le 14 mars, trois semaines après l'invasion de l'Ukraine par la Russie, JR frappe fort en déployant à Lviv une fresque de 45 m de long, qui fera la une de « Time Magazine ». Une œuvre inspirée de la photo d'une petite fille de 5 ans qui a fui avec sa mère, et son grand sourire à la frontière polonaise, enfin sauvée. Une énorme émotion.

C215 a mené, lui, comme il le fait régulièrement dans une démarche de mémoire et d'histoire, un travail de fond sur place. Il s'y est rendu deux fois afin de témoigner des ravages de la guerre. Il y a reproduit une œuvre réalisée à Paris, portrait universel d'une petite fille ukrainienne. Il a aussi composé des pochoirs sur des tanks abandonnés, des murs de bâtiments détruits, taches de lumières colorées dans un paysage d'apocalypse. Pour Christian Guéry, alias C215, il était vital de travailler in situ, à Kiev ou à Lviv, « dans cette désolation », comme il l'a confié sur les réseaux sociaux.

À Paris, un pionnier de la peinture à bombe, Jef Aérosol, a aussi rendu hommage au peuple ukrainien dans le XIII^e arrondissement, temple du street art. De même que Carole B Collage, qui a détourné sa Wonder Woman, Djoutay la Papaye, ou le Lillois Kelo. De nombreux graffeurs étrangers, des États-Unis au Japon, se sont également engagés. Depuis 2014, l'Ukraine, qui abrite souvent d'immenses murs, a été une terre d'élection du street art.

H. T.



Paris (XI^e), le 27 février. Julien « Seth » Malland rend hommage à ses petits protégés ukrainiens sur les murs de la capitale.



© J. J. J.

mence par faire dessiner les gamins qui sont restés, et leur demande de remplir la silhouette d'une tête, avec ce qu'ils ont dans la leur. « Créer ensemble peut avoir des vertus thérapeutiques, assure l'artiste. Certains dessins étaient révélateurs d'un pays en guerre, comme celui de ce petit garçon qui avait fait une fête foraine avec des bombes explosant autour. »

Hommage à l'éducation

Seth, lui, esquisse toujours des personnages enfantine, et toujours sans visage. « C'est pour que les gens puissent s'imaginer eux-mêmes ce qu'ils ont envie d'y voir. » À Popasna, il investit deux grands murs. Sur le premier, un garçon est juché sur une pile de livres, de la tête dans un vortex de couleurs. Un hommage à l'éducation. Sur le second, une petite fille fait de la balançoire, entre les briques fendues d'une façade.